

les plaindre !... Qu'est-ce qu'elles vont devenir, je vous le demande un peu ?... M. Abel gagnait le pain de la maison... Le voilà parti, et il a été plus de deux mois malade, sans compter qu'un enterrement, ça coûte cher... Vous comprenez qu'il ne doit pas rester grand-chose dans le petit boursicot de ces pauvres dames !...

Ces paroles de la concierge faisaient monter de grosses larmes aux yeux de René.

Il s'éloigna pour cacher son émotion et regagna sa voiture.

— Où allons nous, bourgeois ? demanda le cocher.

— Au cimetière Montparnasse... Brûlez le pavé... il y aura un bon pourboire...

La promesse d'un bon pourboire ne manque jamais son effet, pour peu que le cheval ait des jambes.

Au bout d'un peu moins de dix minutes le fiacre s'arrêta devant la grille ouverte.

René s'approcha d'un gardien qui stationnait à l'intérieur du champ de repos, près des bureaux de l'administration, et qui tenait un papier à la main.

— Monsieur, lui demanda-t-il, auriez-vous l'obligeance de m'apprendre si le convoi de M. Abel Leroyer est entré dans le cimetière ?...

— Pas encore, monsieur... Nous l'attendons d'un moment à l'autre.

Le mécanicien remercia, rejoignit son cocher, le paya largement, revint auprès de la grille et se dit :

— En restant là je ne puis le manquer...

Et, pour tromper son impatience, il se mit à marcher en long et en large, comme il avait déjà fait place Saint-Sulpice.

Tandis qu'il allait et venait d'un pas saccadé, il croisa trois hommes qui se promenaient, eux aussi, en face de la grille, mais avec lenteur.

XLVII

Ces trois hommes étaient l'inspecteur de police Théfer et ses agents.

René ne fit aucune attention à eux.

A l'heure indiquée, le convoi d'Abel Leroyer avait quitté la maison mortuaire, escorté par une cinquantaine de personnes, dont plus de la moitié étaient des ouvriers et des commis de l'établissement où le jeune homme remplissait les fonctions de contremaître.

Le patron lui-même se trouvait en tête.

Il voulait rendre un dernier témoignage d'affection et d'estime à l'un de ses meilleurs employés.

Etienne Lorient, avons-nous besoin de le dire ? était là près des deux femmes.

Mme Leroyer semblait calme d'abord, plus de gémissements, plus de sanglots, mais ce calme n'était qu'un masque que par un héroïque effort de volonté elle attachait sur son visage.

Une fièvre violente brûlait son sang : ses yeux étaient tantôt fixes, tantôt hagards.

Le moment de la levée du corps fut terrible.

La volonté d'Angèle devint impuissante, le masque tomba, la malheureuse mère ne put se contenir tandis que le cercueil passait des tréteaux sur lesquels il était exposé à la voiture mortuaire.

Une effroyable crise de douleur secoua ses membres, en même temps que des cris inarticulés s'échappaient de ses lèvres.

Berthe, de son côté, sanglotait en se tordant les mains.

Le jeune médecin voulut profiter de cette crise pour les éloigner.

Il échoua de nouveau, et tout ce qu'il put obtenir, c'est que la mère et la sœur monteraient dans une voiture pour suivre le cortège.

Nous ne l'accompagnerons point à l'église et nous retournerons au cimetière, mais en ayant soin de remonter plus d'une heure en arrière.

A huit heures précises, trois hommes arrivèrent devant la grille du cimetière, par trois chemins différents.

Le dernier venu fit un signe aux deux autres, qui s'approchèrent aussitôt de lui et dont l'un demanda, en saluant militairement :

— La consigne, mon inspecteur ?

L'inspecteur, dans lequel on a déjà reconnu Théfer, la créature payée du duc Georges de la Tour-Vaudieu, répondit :

— Elle est bien simple, la consigne... Vous allez vous placer à droite de la grille... moi je resterai à gauche... Vous ferez dix pas en allant, dix pas en

revenant, pour ne pas attirer l'attention... mais vous aurez grand soin de ne point me perdre de vue...

— Compris.

— A un moment donné, un peu plus tôt ou un peu plus tard, un homme sortant du cimetière viendra me dire un mot. Il est probable que cet homme marchera sur les talons du personnage que nous devons arrêter... Je me dirigerai vers ce personnage de manière à lui barrer le chemin... Dès que vous me verrez en conversation avec lui, vous viendrez me rejoindre de manière à lui couper la retraite... Les choses doivent se passer sans bruit, si c'est possible... Est-ce toujours compris ?

— Toujours, mon inspecteur.

Les deux agents firent de nouveau le salut militaire et prirent leur poste d'observation.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées quand une voiture de place s'arrêta près de l'entrée du cimetière.

Un homme descendit de cette voiture.

C'était le duc de la Tour-Vaudieu.

Théfer s'approcha de lui et le salua respectueusement en disant à voix basse :

— Monsieur le duc voit que je n'ai pas perdu de temps pour obéir aux ordres qu'il a bien voulu me donner...

— Je vous en sais gré, Théfer... répliqua Georges. Où sont vos hommes ?

— Aux aguets de l'autre côté...

— Bien.

— Monsieur le duc me permettra-t-il de lui demander ce qu'il a résolu ?

— Rien encore, car tout dépendra de ce que je dois apprendre ici... Ne quittez pas cette porte où je viendrai vous rejoindre pour vous désigner le dangereux conspirateur.

— Monsieur le duc peut être tranquille, il me retrouvera où il me quitte... Mais comment saurais-je s'il faut filer l'homme, ou lui mettre la main au collet séance tenante ?

— En cas d'arrestation immédiate j'aurai mon chapeau sur la tête... Si je juge plus opportun de faire suivre ce scélérat pour l'arrêter à domicile, je me découvrirai...

— Bien, monsieur le duc...

— Théfer, je compte absolument sur vous, et vous vous trouverez bien de m'avoir servi...

— Le bonheur de servir monsieur le duc n'est-il pas à lui seul une récompense suffisante ?

Georges de la Tour-Vaudieu sourit d'un air un peu sceptique et ne répondit point.

Après ces paroles échangées, le duc entra dans le cimetière et se dirigea rapidement vers le tombeau magnifique de la famille de la Tour-Vaudieu.

Nous savons déjà qu'un rideau d'arbustes au feuillage toujours vert séparait seul le monument patricien de l'humble tombe du supplicié, de cette dalle de marbre noir sur laquelle on lisait ce mot ironique ou suppliant :

JUSTICE !

Le duc écarta les rameaux et interrogea du regard la sépulture et ses environs.

Tout était désert. Un silence profond régnait dans la funèbre enceinte.

— Les petits oiseaux seuls chantaient joyeusement, sans s'inquiéter du voisinage de la mort.

M. de la Tour-Vaudieu s'appuya contre un des ifs qui le cachaient et l'attendit, le regard sombre, la tête penchée sur sa poitrine.

Quelles rêveries noires hantaient en ce moment le cerveau de ce misérable ?

Il serait difficile de le préciser. Mille pensées confuses se heurtaient sous son crâne.

Georges songeait à cette tombe voisine où dormait l'innocent, mort sur l'échafaud pour son crime, à lui !...

Ce crime, il ne le regrettait pas, il l'aurait commis de nouveau sans hésiter s'il l'avait fallu, comme autrefois, pour conquérir une fortune immense et le titre de duc ; mais il tremblait de voir un vengeur sortir de l'ombre tout à coup et se dresser après vingt ans...

Il était inaccessible aux remords, mais l'épouvante le dominait, crispait son visage, et rendait irréguliers les battements de son cœur.

Le temps passait.

Nul bruit de pas ne se faisait entendre. Aucun visiteur ne s'approchait du tombeau de Paul Leroyer.

M. de la Tour-Vaudieu interrogea sa montre. Elle marquait huit heures et demie.

— Le gardien a dit : " Chaque jeudi, de huit à neuf," murmura Georges d'une voix sourde. Je ne puis m'étonner d'un si faible retard de la veuve, mais comment se fait-il que l'homme ne soit pas déjà là ?... Il semblait cependant attendre avec une fiévreuse impatience le moment de la rencontre...

Après un silence le duc ajouta, les lèvres contractées, les yeux étincelants d'un feu sinistre :

— S'il ne venait pas ! s'il avait retrouvé cette femme ! s'il lui avait confié son secret !

Une angoisse effroyable s'emparait de M. de la Tour-Vaudieu.

La pensée que son ennemi, devenant introuvable, agirait contre lui du fond de l'ombre et frapperait des coups impossibles à parer, l'affolait littéralement.

Un frisson nerveux secouait sa chair, tandis que des gouttes de sueur perlaient sur son front ridé.

Neuf heures sonnèrent, et rien encore.

La veuve de Paul Leroyer et le vengeur inconnu du martyr ne paraissaient ni l'un ni l'autre.

Les angoisses de Georges grandissaient dans une proportion plus facile à comprendre qu'à exprimer.

Il se contraignit cependant à attendre encore jusqu'à neuf heures et demie.

— Tout est perdu !... se dit-il alors en passant la main sur son front humide... Il est certain que ces gens se sont rencontrés... Leur absence en fournit la preuve... Que faire ?

Répondre à cette question n'était pas facile.

Le duc, absorbé dans son épouvante et cherchant une solution introuvable, se dirigea lentement à travers les tombes du côté de la porte de sortie.

Il était près de l'atteindre au moment où René Moulin allait et venait devant la grille sans s'occuper des trois hommes qui, commençant à trouver l'attente un peu longue, s'étaient rejoints, et marchaient côte à côte à petits pas, en échangeant quelques paroles.

Le mécanicien attendait le convoi d'Abel. Bientôt apparut un corbillard simple, mais décent, suivi d'un cortège recueilli.

René sentit son cœur battre et ses yeux se remplir de larmes.

Le corbillard avait encore à parcourir une cinquantaine de pas pour arriver à la grille.

Le mécanicien cherchait dans la foule la mère et la fille éplorées.

Il ne les vit pas.

— Me suis-je trompé ? se demanda-t-il ; n'est-ce point le convoi d'Abel ?

Son incertitude fut de courte durée.

Le corbillard atteignit la grille du cimetière et fit halte un instant pour laisser aux personnes qui suivait à pied le temps de se rapprocher.

Deux femmes en larmes descendirent d'une voiture, accompagnées d'un jeune homme qui les soutenait, en pleurant lui-même.

XLVII

De longs voiles noirs couvraient les visages de ces deux femmes. René ne pouvait les reconnaître, mais il ne doutait plus ; il les devinait.

C'étaient bien Angèle et Berthe. Elles passèrent à côté de lui.

La mère marchait la tête basse. Une sorte de gémissement vague, inconscient, s'échappait de ses lèvres.

La jeune fille appuyait son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses sanglots.

René Moulin, profondément ému et les paupières humides, se joignit au cortège qui se remettait en marche.

Le corbillard suivit lentement une des grandes artères de la cité des morts, pour se rendre au terrain dont Angèle avait acheté la veille la concession temporaire pour cinq années.

La veuve de Paul Leroyer n'avait pu payer pour son fils, ainsi qu'autrefois pour son mari, une concession à perpétuité !

Le terrain se trouvait à l'une des extrémités du cimetière.

Au moment où le convoi prenait à droite, un homme sortant d'une allée latérale s'arrêta et se découvrit sur son passage.

C'était le duc Georges de la Tour-Vaudieu.